

MYTHE, RELIGION ET POLITIQUE:
LA “LÉGENDE NOIRE” DES JÉSUITES *

MICHEL LEROY **

Je voudrais d’abord vous remercier de votre invitation; vous remercier de me permettre de vous présenter les résultats de mes recherches sur le mythe jésuite, disponibles en langue portugaise grâce aux éditions ROMA, grâce à l’activité patiente et savante d’une équipe de traducteurs, et grâce à mon ami José Eduardo FRANCO qui a beaucoup fait pour la parution de cette édition.

Il faut définir ce que je veux dire par mythe jésuite. Le *mythe* est une fiction qui passe pour vraie, une fiction constituée dans le passé, qui a une vertu explicative, et une fonction mobilisatrice. Une fiction, donc. Il ne s’agit pas de la réalité de la Compagnie de Jésus, de son histoire réelle, mais de l’image déformée qui a été transmise depuis le 16^{ème} siècle par d’innombrables textes, diffusés dans les pays les plus divers; il s’agit de la légende noire de la Compagnie, décrite comme un ordre totalitaire, préoccupé d’exercer un pouvoir absolu sur les peuples, de dominer les consciences, d’accaparer les richesses, de supprimer par le crime tous ceux, y compris les rois, qui s’opposeraient à ses ambitions. Cette légende noire a été à l’origine des persécutions et des proscriptions dont les Jésuites ont été victimes au cours de leur longue histoire, à l’origine des expulsions et des interdictions dont la compagnie de Jésus a été souvent victime. Ce mythe jésuite n’a pas été seulement élaboré et diffusé par d’obscurs écrivains, par des libellistes mercenaires, animés par la cupidité, la rancune ou la malveillance; des romanciers, des philosophes, des historiens, parmi les plus grands, ont donné audience et autorité à cette légende noire. En France, je pense à Pascal, à Voltaire, à Balzac, à Stendhal, à Michelet; mais on pourrait citer aussi Shakespeare, Dostoïevski, Pouchkine et certainement bien d’autres.

La première question qui se pose est de savoir s’il y a vraiment un mythe jésuite, et, si oui, quelle est son ampleur, quel est l’écart entre le mythe et la réalité.

* Texto lido na sessão da apresentação da tradução do seu livro (*O mito jesuíta*. Lisboa: Roma, 1996) realizada a 6 de Novembro de 1999, na Universidade Católica Portuguesa.

** Inspecteur Général de l’Education Nationale (France).

La seconde question est de comprendre comment ce mythe s'est déployé et maintenu à travers les siècles, dans quelle mesure il s'est transformé, et pourquoi il s'est transformé.

La troisième question est de comprendre quelles fonctions ce mythe a exercées, et d'en saisir les éventuels prolongements dans le monde moderne: est-ce que ce mythe nous parle d'une époque lointaine et révolue, des vieilles querelles théologiques et politiques des 17^{ème}, 18^{ème} et 19^{ème} siècles, ou a-t-il quelque chose à nous dire sur le pouvoir moderne, sur ce siècle de persécution et de pouvoir totalitaire qu'a été le 20^{ème} siècle?

Je traiterai brièvement chacune de ces questions. Le champ d'étude que j'ai choisi est limité, mais je pense qu'il offre un modèle de recherche possible pour d'autres périodes et d'autres pays, sinon d'autres groupements humains que la Compagnie de Jésus.

Le champ périodique et géographique de mes recherches est celui de la France de 1814 à 1848, sous la monarchie constitutionnelle; c'est le moment où la France, sortie de la Révolution et de l'Empire, renoue avec la monarchie, mais expérimente, encore timidement, le régime d'assemblée électorale, la liberté de la presse, la liberté d'opinion. Une période où naît la France moderne, avec les débuts de la révolution industrielle, où se mettent en place les grands courants politiques tels que le libéralisme, le socialisme, le nationalisme; une période où l'Eglise connaît un renouveau, avec la renaissance des ordres religieux, les débuts du catholicisme social, la reconnaissance progressive d'une indépendance de la société par rapport à l'Eglise; une période qui se caractérise aussi par l'apparition de formes littéraires nouvelles, celles du romantisme, plus favorable à la tradition catholique et au sentiment religieux que le siècle des Lumières, le siècle de Voltaire et des philosophes.

Le corpus étudié est celui de la littérature, et ma recherche s'inscrit dans la perspective de l'histoire littéraire: littérature est entendue ici très largement, car elle englobe ce qu'on appelle la paralittérature, chanson, vaudeville, roman feuilleton, pamphlets, qui ne relèvent pas des genres reconnus par l'institution littéraire. Ce corpus est très divers, très abondant, il doit être rapproché d'autres formes d'expression du mythe, gravures, discours parlementaires ou judiciaires, articles de presse, pour que ces textes prennent tout leur sens et pour que le mythe prenne sa véritable ampleur. Ce corpus, dans la période considérée, doit aussi être confronté à la très nombreuse littérature d'inspiration antijésuitique qui la précède, en France, mais aussi dans d'autres pays, car on plagie, on traduit, on réédite beaucoup. Cette répétition inlassable, d'un siècle à l'autre, d'un pays à l'autre, est une caractéristique fondamentale du mythe, comme si la répétition suffisait à donner à une affirmation l'allure de la vérité. Vous connaissez la redoutable formule: «il n'y pas de fumée sans feu».

Première question: y a-t-il un mythe jésuite? La lecture de la littérature antijésuite ne peut laisser aucun doute aux historiens, même les moins favorables à la Compagnie de Jésus ou à l'Eglise. On peut discuter de la qualité et de l'efficacité

de l'oeuvre missionnaire, enseignante, scientifique des Jésuites, on peut mettre en cause les faiblesses des personnes ou de l'institution à certains moments de son histoire. Mais on ne peut pas sérieusement prétendre que la Compagnie a été créée par Ignace de Loyola pour satisfaire un plan de domination universelle, que les Jésuites ont oeuvré dans les missions, les collèges, les congrégations, uniquement pour satisfaire des buts politiques; qu'ils se sont attaqués à la personne des rois, et même des papes pour supprimer les obstacles à ce plan de domination mondiale; que la religion n'aurait été qu'un voile hypocrite pour atteindre des objectifs politiques. Le mythe en effet porte atteinte au coeur même du projet ignatien, aux principes qui régissent la Compagnie, qui inspirent ses Constitutions. Le mythe, principalement à l'époque moderne, consiste à réduire l'action de la Compagnie à la seule dimension de la politique. Le mythe jésuite est d'abord un mythe politique.

Seconde question, dont la réponse exige d'être un peu plus développée: comment ce mythe s'est-il maintenu, comment s'est-il transformé à travers les siècles? Y répondre imposerait un trop long propos. Je voudrais seulement souligner que l'offensive contre les Jésuites débute dès le 16^{ème} siècle, au moment même où l'Ordre est créé, et souligner aussi que les éléments fondamentaux du mythe sont en place dès ce moment-là.

Dès la fondation de l'Ordre, on regarde avec méfiance, y compris au sein de l'Eglise, ce corps dont la discipline relève à la fois des ordres réguliers et séculiers, qui apparaît très vite comme une machine de guerre de la Contre-Réforme dans l'Europe de la Renaissance. En Allemagne d'abord, l'attrait des collèges, le succès du catéchisme de Canisius, l'action des premiers missionnaires provoquent une violente réaction. On édite par centaines des brochures, des caricatures, des poèmes burlesques qui forgent l'image d'un Jésuite corrupteur, conspirateur, empoisonneur, comparé à Moloch ou à l'Antéchrist.

En France, la Compagnie se heurte aux protestants, mais aussi à une partie de l'épiscopat, à l'université et à la magistrature. En 1550, le roi Henri III avait permis à la Compagnie de s'établir à Paris. L'évêque et la Faculté de Paris s'y opposent; le nom de la Compagnie, invoquant Jésus, est jugé arrogant, elle est accusée de nuire aux évêques, aux autres ordres religieux, aux universitaires. Le voeu spécial d'obéissance au pape heurtait les principes gallicans d'indépendance de l'Eglise de France. La nouveauté de la Compagnie était suspecte; ses Constitutions ne faisaient nulle mention de la célébration de l'office, de la prière et de ses heures. La faculté de théologie se méfiait de ces théologiens espagnols. Pendant plus de deux siècles, de 1551 jusqu'en 1764, date de la suppression de la Compagnie en France, les Jésuites seront en procès permanent devant le Parlement, qui est la principale instance judiciaire de la monarchie sous l'Ancien Régime. Les Jésuites ouvrent des collèges, à Paris puis en province, qui connaissent un rapide succès: la gratuité de l'enseignement, la qualité des manuels, l'efficacité de la pédagogie, séduisent les familles. Mais l'université juge cette concurrence déloyale et dangereuse; elle riposte par une bataille judiciaire, elle

favorise la publication de nombreux mémoires et pamphlets. L'offensive est portée sur le terrain politique: l'ouverture du collège de Clermont à Paris est présentée comme le début d'un complot menaçant les libertés gallicanes de l'Eglise de France, menaçant les institutions monarchiques et l'indépendance nationale.

A la faveur des guerres de religion, les Jésuites vont être en butte à une grave accusation: celle de régicide, de vouloir tuer le roi. A partir de 1580, on attribue aux Jésuites un rôle majeur dans les tentatives d'attentats contre Guillaume d'Orange et Maurice de Nassau dans les Provinces - Unies, contre Elisabeth Ière en Angleterre, et, en France, contre Henri III et Henri IV, plus tard même, au 18^{ème} siècle, contre Louis XV. On reproche au moins aux Jésuites de justifier le meurtre des rois en défendant la doctrine du tyrannicide, la légitimation du meurtre du tyran, doctrine exposée par quelques théologiens espagnols. L'Ordre est expulsé après un attentat manqué contre le roi Henri IV, en 1594, avant d'être rappelé par le même Henri IV en 1603. A partir de cette date, et jusqu'à Louis XV, le confesseur du roi fut un Jésuite, ce qui contribua à nourrir encore le mythe de l'influence des Jésuites - alors que le rôle du confesseur devint de plus en plus modeste, sans réelle influence sur la politique et même la conduite royales.

Il faudrait beaucoup plus de temps pour évoquer l'implication des Jésuites dans la controverse qui les a opposés aux jansénistes, sur le débat entre la grâce efficace et la grâce suffisante. Les *Lettres Provinciales* de Blaise Pascal, la grande oeuvre antijésuite de la littérature française, est écrite à cette occasion, en 1656. La littérature janséniste reproche aux Jésuites leur théologie morale relâchée, l'abus de la casuistique, les dangers de la direction d'intention et du probabilisme. Le casuiste devient un type littéraire avec le *Tartuffe* de Molière, en 1664. Encore une fois, on prête aux Jésuites des doctrines qui ne leur appartiennent pas en propre (la casuistique), en caricaturant ces doctrines. On accorde aux Jésuites une part beaucoup plus grande qu'ils n'en ont eue vraiment dans le déroulement des faits. En particulier, la persécution dont les jansénistes furent victimes, la destruction de leur abbaye de Port-Royal, doivent beaucoup à la volonté de Louis XIV, hostile aux menées d'une faction qu'il jugeait trop turbulente; le confesseur du roi joua plutôt un rôle de modération.

Les jansénistes, au 18^{ème} siècle, sont très présents parmi les magistrats des parlements, et ils participent à la guerre judiciaire menée contre les Jésuites, qui aboutira à la proscription de l'Ordre sous Louis XV. A l'offensive janséniste, qui s'exprime sous forme de mémoires judiciaires, il faut ajouter la campagne menée par les philosophes, Voltaire surtout, mais aussi Diderot ou d'Alembert. Campagne efficace, redoutable, à travers des récits et des contes (*Candide* ou *l'Ingénu*), à travers des travaux comme ceux de l'Encyclopédie, à travers également une correspondance qui couvre toute l'Europe.

Ces offensives visent un Ordre affaibli, qui a été touché par la condamnation pontificale dans la querelle des rites chinois; un Ordre qui n'a pas su, dans ses collèges, faire face aux besoins nouveaux qui apparaissent (un enseignement en langue vernaculaire, et non seulement en latin, un enseignement qui fasse plus de

place aux savoirs scientifiques); un Ordre qui ne s'est pas adapté aux progrès des sciences et qui reste attaché aux vieilles formules d'Aristote, ou à la physique de Descartes, en récusant la physique de Newton; un Ordre enfin qui peut-être, en France au moins, subit un certain déclin spirituel.

Mais le coup de grâce qui entraîne la suppression de la Compagnie en 1773 par le pape Clément XIV, est d'abord politique. Le pape se soumet aux puissances européennes, le Portugal d'abord, l'Espagne, la France, l'Italie, et les motifs en sont avant tout politiques. Le rôle des missions du Paraguay est ici fondamental: les réductions guaranies, cette république anticolonialiste, sont convoitées par l'Espagne et le Portugal, gouvernés par des hommes qu'influencent les idées des philosophes, d'Aranda et Pombal. C'est du Portugal que partent nombre de libelles contre les Jésuites, exportés dans toute l'Europe. Pombal crée de véritables officines de traduction et de diffusion, auxquelles collaborent des gens d'Eglise, comme cet ancien capucin défroqué, nommé Parisot, qui signe du nom de P. Norbert ou d'abbé Platel. Clément XIV essaya pendant quatre ans de reculer l'inéluctable échéance, mais il dut se résoudre à supprimer la Compagnie. Cependant, des Jésuites restèrent dans des pays de mission, dans la Prusse de Frédéric II et la Russie de Catherine II. C'est à partir de ces foyers subsistants que l'Ordre put être reconstitué par le pape Pie VII, en 1814.

Sous la monarchie constitutionnelle, de 1814 à 1848, quels sont les éléments de continuité et de changement du mythe, très anciennement constitué, comme j'espère l'avoir montré dans ce trop rapide survol historique?

Les éléments de continuité l'emportent, sous la Restauration, pendant les règnes de Louis XVIII et de Charles X, de 1814 à la révolution de 1830. Les oeuvres de Voltaire et des Encyclopédistes, le *Tartuffe* de Molière, les pamphlets jansénistes sont abondamment réédités. Les derniers jansénistes, les libéraux voltairiens, les monarchistes attachés aux libertés de l'Eglise gallicane, font campagne, surtout à partir de 1824, à partir du règne de Charles X qui semble mener une politique de réaction cléricale. L'offensive porte essentiellement sur la question de l'enseignement: en effet, les Jésuites dirigent huit petits séminaires qui accueillent surtout des enfants de familles bourgeoises et aristocratiques, des familles qui veulent donner à leurs enfants une éducation solide, soustraite au climat antireligieux de l'université. Or, l'université créée par Napoléon, qui concerne pour l'essentiel l'enseignement secondaire, a le monopole de l'enseignement. De plus, les Jésuites n'ont pas d'existence légale en France en tant que congrégation: il ne faut pas oublier que le droit d'association n'existe pas, et que la Compagnie de Jésus ne fait pas partie des quelques congrégations autorisées. Dès lors, la position des Jésuites est très fragile. D'autant plus fragile que pèse sur eux le lourd passé de calomnie et de proscription que j'ai décrit; d'autant plus fragile, également, que les Jésuites, aux yeux des libéraux, servent de prétexte pour attaquer le trône et l'autel, pour agiter la menace d'un retour à l'Ancien Régime. L'argumentation est simple: peut-on confier l'éducation des enfants, c'est-à-dire l'avenir de la France, à une Compagnie non autorisée, qui prend ses

ordres d'un général étranger, et du pape romain, une Compagnie qui a tenté de porter atteinte à la vie des souverains, qui se caractérise par un enseignement moral relâché, qui poursuit des buts plus politiques que religieux... ? Le mythe jésuite cristallise des courants très divers, voire opposés, et l'offensive menace le régime. Si bien qu'en 1828, le gouvernement cède à la pression, il fait fermer les petits séminaires et il interdit aux Jésuites d'enseigner.

Il faudrait décrire la nuée de brochures qui s'abat sur les Jésuites: dans la seule année 1826, on compte 71 brochures consacrées aux Jésuites. L'antijésuitisme devient à ce moment-là une passion populaire: on manifeste dans la rue; on réclame *Tartuffe* au théâtre; des Jésuites ou supposés tels sont malmenés. Et cela, alors que les Jésuites ne sont que quelques centaines en France, moins de 500, et que les collèges jésuites reçoivent 2200 élèves, 6 fois moins que les collèges royaux, très loin des 100 000 élèves que recevaient les 89 collèges jésuites au 18^{ème} siècle. Soumis aussi à la pression du Vatican, les Jésuites ferment leurs établissements d'enseignement, les 3/4 d'entre eux quittent la France, ceux qui restent se consacrent à la prédication, aux missions, aux retraites. Ces concessions n'apaisent pas l'opposition. La révolution de juillet 1830 est une révolution anticléricale: on joue dans les théâtres des pièces où les Jésuites ont des rôles de traîtres de mélodrames, les caricatures se multiplient (vous pouvez en voir quelques-unes dans mon livre); plus grave encore: des prêtres sont attaqués, une église parisienne et l'archevêché sont dévastés, l'ancien noviciat des Jésuites est détruit.

La Monarchie de Juillet, sous le règne de Louis-Philippe, est moins favorable à l'Eglise, surtout dans les premières années. La nouvelle charte garantit davantage les libertés fondamentales. Mais le droit d'association n'existe toujours pas, et les mesures contre les associations illégales sont même renforcées, pour lutter contre les groupements républicains qui multiplient les tentatives d'insurrection. Une fois de plus, le gouvernement utilise la peur des Jésuites pour imposer une législation restrictive sur le droit d'association. Cette peur des Jésuites est utilisée surtout, dans les années 1840, pour éviter de remettre en cause le monopole de l'université. Et cela, malgré les promesses de la charte de 1830 qui prévoyait la liberté de l'enseignement. Il faut dire que l'enseignement du monopole universitaire est très violemment attaqué par des libellistes catholiques; les Jésuites ne s'engagent pas dans ce combat, sauf l'un d'eux dont l'initiative est d'ailleurs désavouée par ses supérieurs. N'importe: les universitaires font semblant de voir la main des Jésuites dans cette offensive. C'est dans ce contexte qu'il faut situer les cours au Collège de France des historiens Michelet et Quinet, consacrés à l'histoire des Jésuites et à la philosophie du jésuitisme, qui sont un réquisitoire lyrique et passionné contre la Compagnie de Jésus. Ces cours attirent une foule nombreuse, bruyante; ils sont relayés par la presse, et suscitent des répliques, notamment celle du P. de Ravnian, prédicateur à Nôtre-Dame de Paris pour le carême, qui publie en 1844 *De l'Existence et de l'Insitut des Jésuites*: ce sera la seule contribution des Jésuites à ce vaste débat, autour du mythe jésuite, et le

succès de l'ouvrage est immense. Mais la presse prend le relais de l'offensive universitaire, notamment avec l'arme du roman feuilleton. E. Sue publie, de 1844 à 1845, *le Juif errant*, qui met en scène la Compagnie de Jésus décrite comme une redoutable société secrète, qui poursuit la richesse et le pouvoir par les moyens les plus criminels, qui persécute une famille protestante protégée par le Juif errant. C'est un récit à tonalité fantastique, qui use de toutes les recettes du roman populaire, et qui exploite le climat d'antijésuitisme. Le succès est considérable: le journal qui le publie, le *Constitutionnel*, gagne 20 000 abonnés, soit 200 000 lecteurs. La *Gazette des hôpitaux* crée à ce moment, de manière ironique, le terme de «jésuitophobie» (la peur des Jésuites), comme une nouvelle maladie engendrée par le roman d'E. Sue. Le roman est traduit dans de nombreux pays – y compris au Portugal. Les Jésuites servent de prétexte dans une bataille qui les dépasse largement: la bataille des universitaires pour préserver le monopole; la bataille que conduit l'opposition de centre gauche, dirigée par Thiers, contre le gouvernement de centre droit, dirigé par Guizot. A la Chambre des députés, Thiers réclame l'application des lois contre les congrégations non autorisées, c'est-à-dire les Jésuites. Le gouvernement, comme en 1828, va négocier avec le Vatican. Sans désavouer les Jésuites, le pape Grégoire XVI incite la Compagnie à réduire ses effectifs et à fermer quelques noviciats. C'est une satisfaction toute symbolique qui est donnée au gouvernement français. Une satisfaction d'ailleurs bien éphémère, puisque après la révolution de 1848 qui renverse la monarchie, la loi Falloux, qui est toujours en vigueur depuis 1850, consacre la liberté de l'enseignement secondaire et permet aux Jésuites de rouvrir leurs collèges.

Les Jésuites connaîtront en France de nouvelles difficultés: en 1880, lorsque les lois républicaines sur l'Ecole sont appliquées par J. Ferry, qui écarte les Jésuites de leurs collèges; en 1901, lorsque le gouvernement oblige les Jésuites à s'expatrier, au moins en partie, avant les lois de Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Apparemment, la continuité semble s'imposer dans la configuration du mythe jésuite. C'est toujours la même rhétorique, ce sont les mêmes images, les mêmes comparaisons dévalorisantes (il y a tout un bestiaire de l'antijésuitisme); c'est la même hantise du complot.

Pourtant, le contexte culturel et idéologique change en profondeur et opère un certain nombre de déplacements dans la construction du mythe jésuite, dans les années 1840.

- Le gallicanisme, l'idée d'une indépendance de l'Eglise de France par rapport au Saint-Siège, recule et disparaît. Au sein de l'Eglise, on défend de moins en moins l'union du trône et de l'autel; des courants se font entendre, qui réclament la liberté pour l'Eglise, et le droit d'association, rejoignant ainsi des courants libéraux. En revanche, on voit monter le nationalisme, avec la diffusion de la légende napoléonienne. A la Compagnie de Jésus, on ne reproche plus d'être ultramontaine, dirigée de Rome, et soumise au pape, mais d'être un ordre sans racines nationales.

Le conflit passe du terrain juridique et religieux à un terrain plus directement politique.

- L'anticléricisme recule; Voltaire ne fait plus recette, à mesure que triomphe la nouvelle école romantique. La révolution de 1830 est anticléricale; celle de 1848 exalte volontiers les prêtres, elle prône certaines formes de religiosité, mêlant utopie sociale et sentiment religieux. Le jésuitisme n'est plus la forme euphémisée d'une religion que l'on combat, d'une Eglise que l'on redoute; le jésuitisme incarne, au sein de l'Eglise, ce qui doit être combattu pour qu'elle soit l'Eglise du progrès des peuples; le jésuitisme représente, selon le mot de Michelet, l'esprit de mort au sein de la religion et de la société; le jésuitisme est en opposition avec la religion progressive, la foi humanitaire, la spiritualité sans transcendance que proposent les nouveaux prophètes du romantisme.
- Enfin, au tournant de cette moitié du 19^{ème} siècle, on voit surgir de nouvelles configurations mythologiques, plus conformes à l'évolution économique, politique et sociale, dans ces débuts de la révolution industrielle, quand émerge un capitalisme financier. Au mythe jésuite se substitue le mythe du complot juif, le mythe d'un pouvoir occulte appuyé sur la puissance de l'argent, avec la figure symbolique du banquier Rothschild. Ces constructions mythologiques se confondent en partie avec les anciennes, en leur faisant des emprunts, et ce sont parfois les mêmes libellistes qui les propagent, dans les courants du socialisme romantique.

Ainsi, malgré des éléments très forts de continuité, voire de fixité, d'un siècle à l'autre, le mythe connaît des glissements, des changements; il est l'objet d'une métamorphose progressive.

Troisième question: quelles sont les fonctions de ce mythe, quelles en sont les significations?

Je voudrais d'abord souligner que le mythe jésuite est un mythe savant, une création d'hommes instruits; ce n'est pas un produit spontané de l'inconscient collectif; l'antijésuitisme n'a été que rarement une passion populaire. Il s'inscrit dans des textes, il s'exprime par l'écriture, et une écriture savante, celle des magistrats, des théologiens jansénistes et gallicans, des philosophes, des journalistes, des romanciers, des universitaires.

Ensuite, le mythe ne nous révèle pas grand chose de son objet, en l'occurrence de la Compagnie de Jésus. Il ne nous dit rien de son action spirituelle, éducative, scientifique, rien de ses martyrs, de ses missionnaires, de ses éducateurs, de ses saints et de ses savants. En revanche, il nous en dit peut-être davantage sur les peurs, les désirs, les stratégies de ceux qui propagent ce mythe.

Les stratégies: le mythe exerce une *fonction de rassemblement*, de mobilisation de l'opinion, de forces politiques parfois très hétérogènes, et même antagonistes; il désigne une victime émissaire, responsable de tout ce qui ne va pas

dans la société. Il sert aussi de diversion, quand on ne peut nommer l'adversaire, pour des raisons de censure par exemple: quand on ne peut attaquer la religion ou la monarchie, on s'en prend à un ordre qui ne bénéficie pas d'une autorisation légale.

Le mythe exprime aussi un *besoin de rationalité*, la recherche d'une causalité. La génération de la Révolution française a vu se succéder un grand nombre d'événements, de bouleversements, de systèmes de gouvernement, dont l'enchaînement est difficile à percevoir, dont la succession est difficile à comprendre, dont les causes apparaissent obscures. Il est au fond rassurant et apparemment rationnel d'en trouver l'explication dans une cause unique, c'est-à-dire l'action d'un groupe tout puissant et maléfisant, plutôt que dans le jeu obscur, complexe, des forces politiques, économiques, sociales.

De ce point de vue, le mythe jésuite est l'une des versions de la vision conspirationniste de la société: on explique tout par une causalité unique. Le mythe jésuite est, dans sa version du 19^{ème} siècle, fils de la révolution française. La révolution inaugure en effet un âge nouveau, celui de la théorie des complots, par la construction d'un adversaire, d'un Ennemi, qui est à la mesure de son projet. Cette théorie repose sur une formule simple, sinon simpliste: si la marche du progrès rencontre des obstacles, ce n'est pas dû aux imperfections du projet révolutionnaire, à la résistance des choses, ni à celle du peuple, puisque la révolution veut son bonheur. Il faut donc rechercher une autre cause, l'action adverse d'une minorité perverse, très organisée et très puissante. Ce sera le complot aristocratique sous la Révolution, le complot jésuite sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, le complot juif ou le complot maçonnique à d'autres moments. Le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle donneront un large écho à ces théories du complot; les grands systèmes totalitaires vont s'en nourrir, y puiser une part de leur puissance destructrice.

Le mythe jésuite est aussi moderne, dans la mesure où il construit la formule du pouvoir absolu, de l'organisation secrète du parti tout puissant. Otez à la Compagnie de Jésus sa dimension religieuse, son projet spirituel. Faites-en une organisation tournée exclusivement vers des buts temporels, une organisation hiérarchisée, d'ampleur internationale, tendue vers la conquête des esprits par l'éducation, la direction spirituelle, la confession, la prédication, et cela à des fins purement politiques: vous avez la figure du parti totalitaire. C'est la formule du pouvoir moderne, dans la mesure où il ne se contente pas d'exercer une contrainte extérieure, visant la soumission des paroles et des actes, mais où il veut contrôler aussi les consciences, entraîner l'adhésion intérieure.

Le parti totalitaire est au fond une congrégation sans transcendance, une mystique réduite à la politique. Le mythe jésuite, qui ignore ou veut ignorer la dimension religieuse de la Compagnie, dimension fondatrice et essentielle, traduit ce désenchantement du monde que décrivait Max Weber. Dans ce monde en partie déchristianisé issu de la Révolution française, le projet ignatien n'est plus compréhensible; il est interprété à travers de nouvelles catégories, de nouveaux concepts qui sont nés de la Révolution et qui sont, d'abord, politiques. Il faudrait

se demander pourquoi la Compagnie de Jésus a, plus que les autres ordres, donné naissance à ce mythe politique; il faudrait se demander ce qui, dans les Constitutions, dans les caractéristiques propres de la Compagnie, pouvait donner prise à cette sécularisation. Sans doute parce que la Compagnie ne se voulait pas à l'écart du monde, mais pleinement présente et agissante dans le monde, usant des moyens du monde pour des fins spirituelles. Comme les *Exercices spirituels* font appel aux sens, à l'imagination, pour faciliter l'oraison.

Les conséquences de cette sécularisation du projet ignatien sont immenses. Car le mythe jésuite a sans doute servi de modèle à la société secrète, dans cette France du début du 19^{ème} siècle, qui sert de laboratoire mondial à la révolution, dans ce Paris où s'élaborent les formules révolutionnaires de l'avenir, où se retrouvent les exilés du monde entier, où les complots et les contre-complots s'entremêlent en un inextricable réseau. Il est incontestable que la Compagnie de Jésus, telle que le mythe la change, effraie et fascine ces révolutionnaires; et ils vont vouloir en imiter la formule, pour la combattre, et aussi pour poursuivre leurs propres fins. On peut suivre le fil de cette fascination et de cette imitation, à travers les 19^{ème} et 20^{ème} siècles, depuis les Illuminés de Bavière qui, à la fin du 18^{ème} siècle, se sont inspirés des Jésuites pour les combattre.

Le mythe jésuite est terriblement réducteur, il déforme et appauvrit la réalité de la Compagnie de Jésus; il lui enlève sa vocation essentielle. Mais, dans ses métamorphoses, quittant la sphère religieuse pour le domaine politique, il est riche de prolongements, il nous permet de mieux comprendre le monde moderne, qui naît à l'aube du 19^{ème} siècle, ce monde moderne qui va nourrir l'illusion, le fantasme de la toute-puissance du politique, calquée sur une religion sans transcendance.